

Avril 2021, La lettre aux adhérents : La rue depuis le ciel, le ciel depuis la rue...

Après que M Le Corbusier eut proposé sans succès de raser Paris pour y construire ses places de solitude, dans de splendides croquis perspectifs en « vue d'avion », et tandis que l'idéologie planificatrice suivait son chemin en reprenant ses idées, une jeune femme philosophe de l'architecture, Jane Jacobs, formula en 1961 une étude très approfondie sur la construction de la ville depuis un point de vue opposé, celui du niveau de la rue.

A l'échelle abstraite de l'urbaniste démiurge, elle opposa dans une analyse minutieuse la micro échelle, celle du quartier, des trottoirs et du croisement des rues, partant du principe qu'il n'y avait pas d'évidence dans le fait d'appliquer un ordre géométrique pour permettre le déploiement complet de la vie. Pourquoi la régularité visuelle devait elle aboutir à un environnement social meilleur, telle était la question que Jane Jacobs posait, en examinant de façon approfondie de nombreuses villes américaines planifiées ?

Ce que Jacobs découvrit c'est que l'ordre social est quelque chose de subtil, qui ne peut surgir d'un ordre architectural dessiné. Il est plutôt le résultat d'un réseau complexe où l'inconscient tient sa place, de contrôles et de règles élaborés par les habitants eux-mêmes. Ainsi une rue qui présente une densité suffisante de restaurants, de commerces, de boulangeries, etc. devient l'endroit où les gens font leurs courses mais aussi s'aperçoivent, se rencontrent, se promènent, observés par d'autres depuis les balcons, les fenêtres, les terrasses, dans une forme de pratique quotidienne de d'échange et de surveillance ... Elle en déduisait que cette microsociologie de connaissances interpersonnelles rendait possible la civilité publique en augmentant la diversité des usages et donc la part d'humanité et de sécurité qu'elle provoquait.

De nos jours, en effet, il paraît impossible de demander à une personne de surveiller notre vélo le temps d'une course, encore moins son enfant, tant l'organisation planifiée de la ville, avec ses quartiers à fonction unique, ses plans de rues allongées, au fameux angle droit devenu crédo, ses places rectangulaires, ses quartiers sans commerces, a vidé de sa substance l'autonomie des habitants, pour ne leur laisser que le loisir de déambuler en flux régulier. La rue comme propriété collective a construit la ville un temps puis s'est effacée pour rétrécir comme peau de chagrin, réduite à l'unique fonction obsessionnelle de la circulation, à pied, en voiture, à vélo... Il semblerait que l'habitant soit devenu le touriste moderne de sa ville ...

Pourtant il y eut des moments dans l'histoire de la ville, où la rue était partagée par d'innombrables activités, offrant la part belle à l'imprévu ; où chaque soir la rue dansait... où la rue voyait les chanteuses et chanteurs pousser leur refrain ... où les mamans y promenaient les poussettes... où les enfants y jouaient à la marelle, au cerceau, aux osselets, à cache-cache ... où les amis s'installaient sur les pas de portes pour y partager un verre, un apéritif improvisé, une partie de dominos, une partie de refaire le monde... Où les amoureux trouvaient des bancs publics pour s'y promettre le futur... où les personnes âgées méditaient sur le temps qui passe devant leur pas de porte... où l'on pouvait y dormir, à l'abri sous les porches ... où passait aussi les sombres véhicules qui accompagnaient les défunts, venant interrompre un instant le bruit du quartier.

La ville a changé ; Pas ses habitants. Comme mode d'emploi du futur, l'urbanisme de Jane Jacobs proposait de laisser la place à l'imprévu, au petit, à l'informel et à l'improductif, pour renforcer la vitalité de la ville vécue. Une troisième voie, entre l'hyper fonctionnalisme et la gentrification. Une ville plastique, diverse, souple, adaptée, féminine ...